

GOUDE VIBE!

Par OLIVIER LALANNE.

Il se définit comme un dessinateur avant tout. Laisse s'assombrir ses yeux bleus malicieux quand on lui dit qu'il est un grand artiste. L'humilité sans doute. Une chose est sûre, Jean-Paul Goude est un enchanteur. Un visionnaire hanté par ses souvenirs d'enfance à Saint-Mandé, l'exotisme, les music-halls made in Broadway, les corps qu'il déconstruit, remodèle à la perfection (et avant tout le monde), Cocteau, Fred Astaire, les muscles, les coups de tonnerre, *West Side Story*, les peaux noires, les boxeurs mexicains, Diaghilev, la musique afro-américaine, le métissage et... les femmes. Sylvia, Toukie, Grace Jones, Farida Khelifa, Karen, ces amazones dont il a dompté les apparences à la hauteur de ses rêves après les avoir conquises. Un sérail de déesses auquel une Ines de la Fressange, si elle avait eu la peau pain d'épice, avec ses jambes kilométriques et sa silhouette Kiraz, aurait pu appartenir. Ça tombe bien, la French muse adore l'œuvre du «Goudemalion».

Graphiste, photographe, dessinateur, metteur en scène, ce titi parigot, la soixante-dixaine juvénile, électrise l'imaginaire collectif depuis des décennies. Et son monde merveilleux rend l'air du temps plus respirable. La fraternité black-blanc-beur; les cui-cuis de velours de L'Oiseau Paradis en cage Coco et la valse de volets de L'Égoïste de Chanel; le barnum œcuménique du bicentenaire de la Révolution; les chipies Kodakettes et Toukie la féline syncopée au cutter sur Ektachrome; Grace l'ogresse en cage, gobeuse de CX Citrôen... L'illusionniste a marqué au fer rouge de ses fantaisies la psyché populaire.

Dans sa maison studio du 19^e arrondissement, là-même où il couve ses idées originales, cet optimiste anxieux nous a reçus. Assis comme replié sur lui-même, la franchise prolixe, l'inspiration toujours en ébullition malgré un sale eroche-pied de la vie qui lui a fait entrevoir la mort, Goude a le pouvoir de séduction intact. On lui fait remarquer qu'il a des faux airs de Warren Beatty. Il sourit, avale une gorgée de Coca. «C'est drôle, on me l'a déjà dit.»

Comment as-tu rencontré Ines de la Fressange?

JEAN-PAUL GOUDE : Je ne m'en souviens pas précisément. On se croise de façon sporadique depuis des années, on se parle, on sympathise, on est un peu copains par intermittence. J'ai beaucoup de respect pour elle, pour son esprit, pour sa beauté, et surtout depuis que j'ai vu qu'elle savait dessiner! Dans son bureau, elle a un magnifique croquis de Gruau, le même Gruau qui avait appelé ma mère alors que je préparais les Arts Déco pour qu'elle rassure mon père sur mes chances de réussir dans une carrière artistique qu'il considérait comme des plus improbables. Inutile d'essayer de décrire à quel point Gruau était mon héros. Je copiait tout sur lui, non seulement ses dessins, mais aussi son style de vie – Rolls Royce y compris. Si la sienne était du dernier modèle avec chauffeur, la mienne – une guimbarde achetée 600 000 francs de l'époque avec le montant de mon premier cachet pour les fresques du Printemps – tombait en ruine. Tout le monde se foutait de moi mais ça m'était bien égal, car complètement focalisé sur mon rôle de Gruau du pauvre, je me pavais dans les rues de Paris sans me rendre compte à quel point j'étais – paraît-il – ridicule. À tel point que quand je passais devant la Belle Ferronnière, QG des journalistes du *Paris-Match* de l'époque, on m'applaudissait bruyamment comme si j'avais gagné le Grand Prix. J'avais 21 ans tout rond.

Ines est inconditionnelle de ton travail, de ton imaginaire, et elle souhaitait que tu parles des projets que tu rêvais de réaliser et que, pour x raisons, tu n'as pas pu concrétiser.

Il y en a plein, mais c'est vrai que si j'essaye de les énumérer comme ça à la queue leu leu, ça risque de non seulement me déprimer mais aussi d'être un peu long. Cela dit, c'est vrai que depuis que j'ai conçu la parade du Bicentenaire il y a un quart de siècle, on me propose régulièrement des projets de la même envergure – ou presque. Comme le projet des jeux Olympiques en Chine qui est tombé à l'eau, tout comme celui du zoo de Vincennes à l'appel d'offres duquel j'avais répondu avec l'architecte Dominique Perrault et qui ne s'est jamais fait. Ou bien encore *Motown* à Las Vegas ou le remake des *Chaussons rouges* à Mogador ou encore l'adaptation de *Kirikou* au Palais des Congrès, projets pour lesquels à chaque fois je me suis investi à 100%. L'été dernier, j'ai été contacté pour monter un *Carmen* à Paris dans un lieu censé rester confidentiel. C'est très excitant : l'Espagne, la passion, la jalousie, le sang, le sexe... Cela dit, quitte à remonter *Carmen* pour la énième fois, pourquoi pas tout simplement faire un remake de *Carmen Jones* avec Beyoncé dans le rôle de Carmen et Jay Z en Don José (à qui on pourrait confier la musique de Bizet et le laisser la triturer)?... On peut rêver! J'essaye de rester positif mais quelque part, je sais que pour l'instant tout ça n'est pas très sérieux.

T'arrive-t-il d'abandonner des projets parce qu'ils ne sont tout simplement pas réalisables?

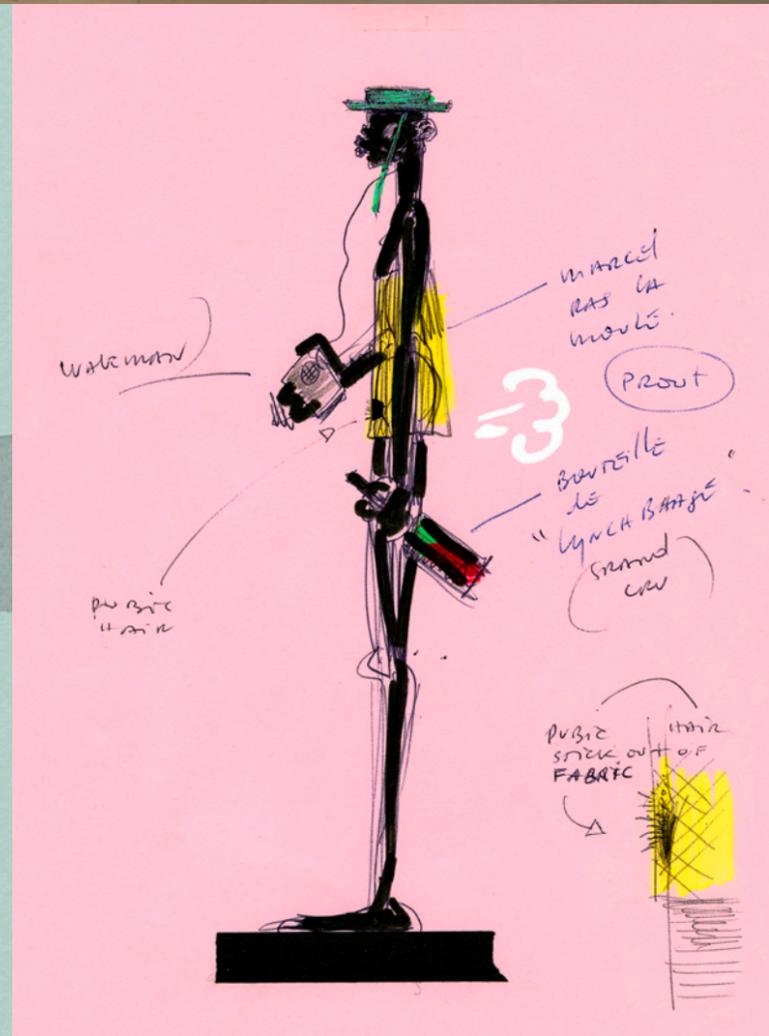
Oui, mais il faut que j'en sois sûr et certain. Je voulais par exemple photographier Léa Seydoux qui était d'accord pour poser nue. J'avais une idée toute bête qui consistait, en jouant sur les mots, à évoquer photographiquement le mythe de *Leda et le Cygne* en plein ébat amoureux. La première – sur le dos les quatre fers en l'air –, le second – battant des ailes vigoureusement au milieu d'une pluie de plumes virevoltant comme des confettis. Mais je n'étais pas sûr de mon coup. Alors sans rien dire à personne, on a fait des essais qui se sont révélés catastrophiques. Déchaîné, d'une force hereulécenne, le cygne était totalement ingérable. C'était limite dangereux. J'ai dû abandonner.

Quand tu imagines des films pour la publicité, tes grands classiques comme Égoïste et Coco de Chanel, ceux pour Kodak, Perrier, Lee Cooper, ta créativité est soumise aux codes d'une marque, à la subjectivité d'un état-major et à des contraintes marketing. N'as-tu pas le sentiment que ça fragilise ton idée, qu'elle finit par être manipulée?

Bien sûr! Mais à partir du moment où j'ai l'impression que le cahier des charges qu'on m'impose risque de tirer mon projet vers le bas, je déclare forfait. C'est pour ça que dorénavant, j'anticipe. Je ne veux plus me trouver dans une situation comme la fois où, au beau milieu d'une réunion, les responsables d'une grande marque voulaient changer au dernier moment un projet que j'avais entièrement conçu et dessiné pendant des semaines entières. J'ai préféré quitter la salle sans m'enervier tout en réitérant le plus aimablement possible à quel point je mourais d'envie de travailler pour eux, mais que vu les circonstances... je préférerais me retirer.

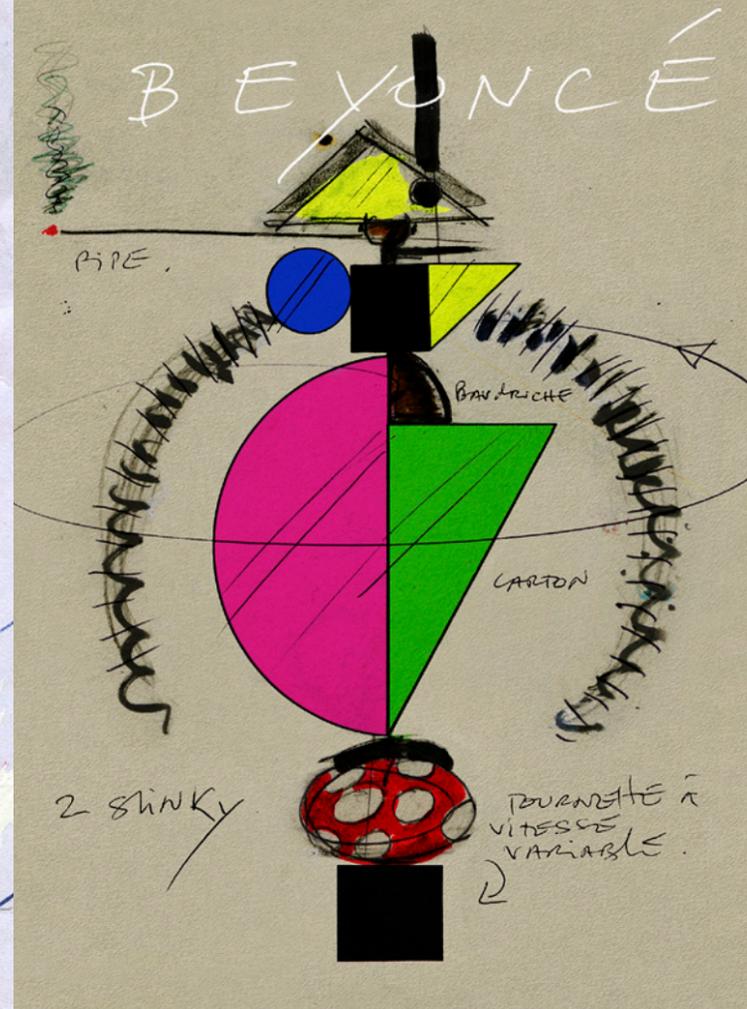
T'arrive-t-il de détruire des projets?

Oui. Quand il y a deux ans, je suis tombé très malade, j'ai eu peur de mourir et j'ai commencé à me poser les questions que ● ● ●





VERS 11^h1/2 à SON BUREAU
INÉS



● ● ● j'imagine on se pose avant de passer l'arme à gauche. Qu'allait-il advenir de mon travail, de mes dessins? L'idée qu'on tombe un jour sur des choses ratées me faisait flipper. Donc, j'ai commencé à faire le ménage. Ce qui est probablement une pure connerie parce qu'en général, on n'est pas objectif avec son propre travail.

Quel est le grand projet, parmi ceux que tu n'as pas pu concrétiser, qui te tient le plus à cœur?

Sans aucun doute, ce fameux projet de long-métrage sur lequel j'ai passé tant de temps à la fin des années 90 et qui n'a jamais dépassé le stade de l'écriture. Un projet qu'à tort ou à raison j'avais conçu en pensant surtout au marché américain. D'où son nom de code, «No Ordinary White Man». Son héros typiquement français s'appelle Dédé Paqueton, il est incarné par le même petit garçon tout au long du film et ses aventures symbolisent le rapport entre l'artiste et les femmes. D'abord, sa maman, son premier amour, prof de danse, celle à qui il veut plaire à tout prix; puis Yvette, la fille de la concierge qui excite sa libido naissante; suivie par Jacotte l'ado précoce aux énormes seins qui s'évanouit quand on les touche; ou bien plus tard dans les années 70 en pleine lutte pour les droits civiques, Sylvia, son premier amour, jeune danseuse afro-américaine qu'il déguise en Wonder Woman. Sans oublier Bones, inspirée par mon aventure avec Grace Jones sur laquelle la dramaturgie du film repose. J'en ai assez dit parce qu'en réalité, j'ai l'intention de reprendre le projet. Tout ce que je peux dire, c'est qu'il évoque une vision du french lover tel que de nombreux Anglo-Saxons l'imaginent: une espèce de Pépé le putois, incarnation absurde de la vanité masculine qui roule des mécaniques du haut de ses trois pommes avec la présomption de tomber toutes les femmes, surtout si elles sont spectaculaires et intimidantes comme Bones. Mais si Dédé est un peu ridicule, il est en revanche à la fois drôle et touchant. Au début de leur aventure, c'est Bones la créature

de chair et de sang qui tombera amoureuse de Dédé, mais c'est Dédé qui la délaissera au profit du personnage fictif qu'il a créé pour elle... Ça y est, j'en ai trop dit. Stop! C'est musical, voilà, c'est tout.

En quoi Grace Jones incarne-t-elle la dramaturgie du film?

Parce que mon personnage féminin principal est basé sur elle et parce qu'elle aura été pour moi l'inspiration d'une vie. J'avais un peu plus d'une trentaine d'années quand je l'ai rencontrée. Pétri d'un idéalisme adolescent, j'étais une sorte de boy-scout branché et mon poste d'art editor d'*Esquire* à New York me donnait beaucoup de prestige auprès de mes petites amies du moment - Grace y compris. J'avais un bel avenir devant moi, seulement voilà: même si je suis né à Saint-Mandé, je suis le fils d'une danseuse américaine et j'ai toujours été fasciné par les feux de la rampe quels qu'ils soient...

Comment s'est passée ta rencontre avec elle?

Je l'ai croisée une première fois, très furtivement, à New York pendant une séance de photos dans les années 70. Je me souviens qu'elle m'avait paru très foncée et que sa bouche beaucoup trop maquillée en rouge vif était sublime. Grace n'avait rien à voir avec ces jolies mannequins de couleur de l'époque. Elle était d'une beauté brute. Quelques mois plus tard, elle venait dîner chez moi à Union Square avec son fiancé français. Drôle de soirée. Elle était copine avec Toukie Smith, qui partageait ma vie à l'époque. On était en 1977. Je voyais bien que j'avais l'air de lui plaire. Riant bruyamment à tout ce que je disais - même si je n'essayais pas d'être drôle - elle me faisait du rentre-dedans devant tout le monde. J'étais à la fois un peu mal à l'aise et intrigué. Le message qu'elle m'envoyait c'était, «are you man enough for me?». Ce qui n'est pas idiot quand on a une apparence physique aussi intimidante et une féminité à laquelle l'hétéro de base est généralement réfractaire. Mettre au pied du mur un petit macho vaniteux est une bonne stratégie. Donc elle me défiait, ● ● ●



LA FEMME AU NEZ COUPÉ

POURQUOI LUI COUPER L'NEZ ?
C'EST ZARBI COMME IDÉE !
PARCE QU'ELLE L'AVAIT TROMPÉ ?
J'EN SUIS PAS PERSUADÉE !

TROMPER UN BEUR
C'EST LUI ARRACHER L'COEUR
EN GENERAL
ON EN MEURT
C'EST UNE QUESTION D'HONNEUR

30 SEC.

MOMO - Ballet musique - Illustrant mots 30 SEC

TROMPÉ PAR UN FROMAGE
YA D'QUOI S'PÉCHER LA RAGE
S'CONDUIRE COMME UN SAUVAGE
A CAUSE DE L'ENTOURAGE ?

30 SEC.

C'EST UN BEUR
OH LUI A ARRACHÉ L'COEUR
ET C'EST L'HONNEUR
QUI GUIDE SON BRAS VENGEUR

FARIDA NHELFA
55 QUI DEVALMY.
4500 PARIS.

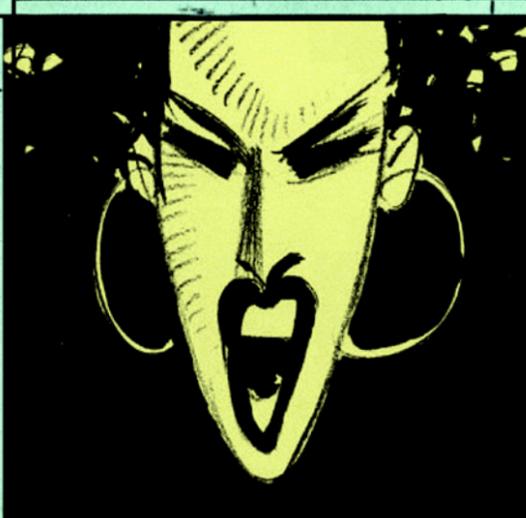
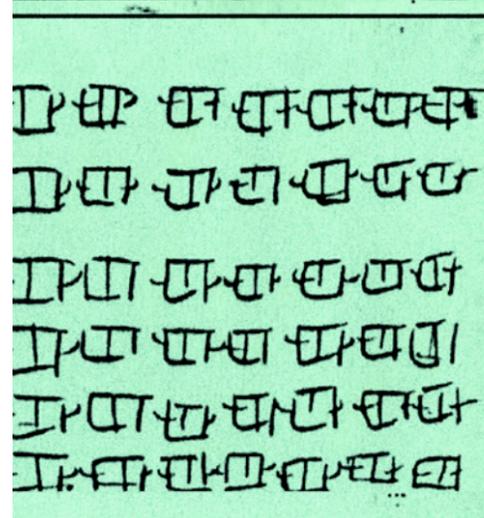
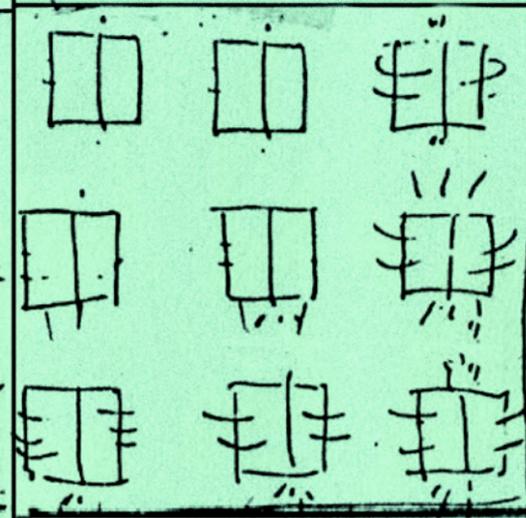
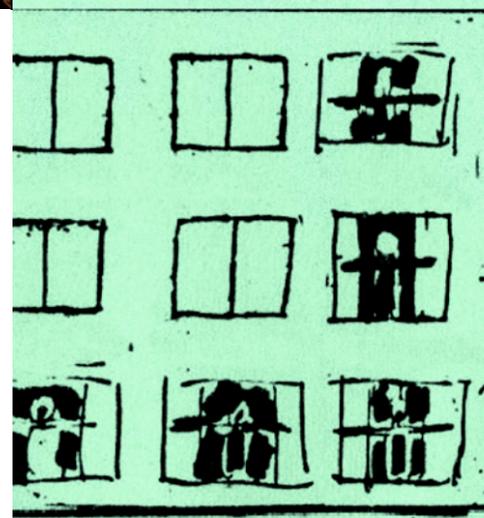
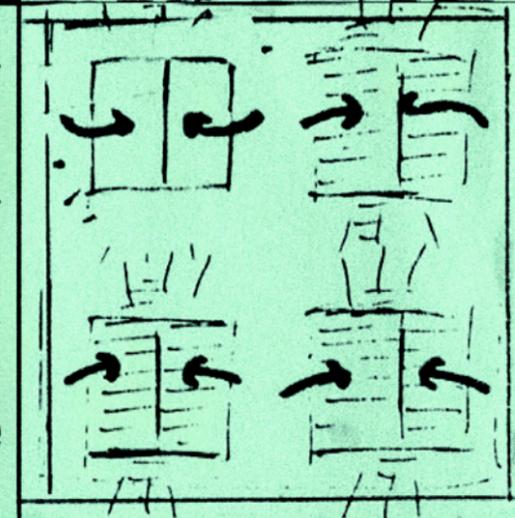
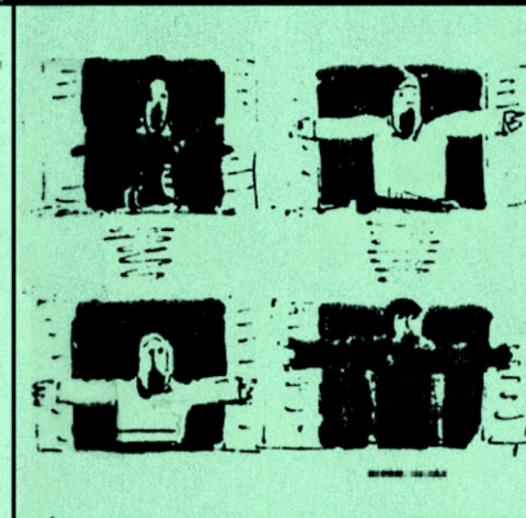
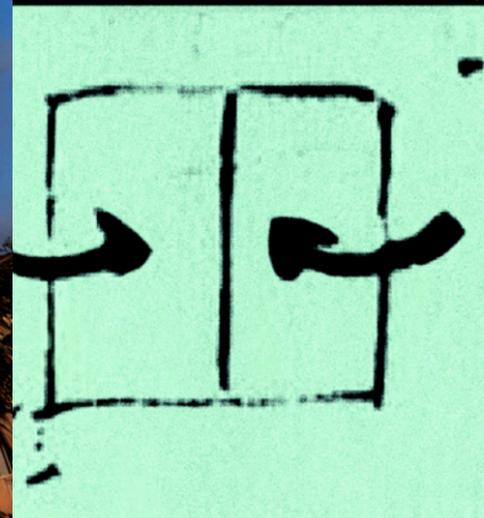
● ● ● c'était sa technique de séduction. Elle mettait en joue mon orgueil. Tout ça pour dire que j'ai tout de suite compris que j'avais à faire à un personnage extraordinaire. Le lendemain, je vendais l'idée d'un article sur elle, illustré par mes soins, au rédacteur en chef du *New York Magazine*. Quelques jours plus tard, elle débarque dans mon studio où je l'attendais avec Nick Cohn qui allait l'interviewer. On était au mois d'août, en plein après-midi, et il faisait très très chaud. Coiffée d'un petit chapeau masculin avec une jugulaire d'Issey Miyake, elle portait un long marcel qui lui tombait sur le haut des cuisses au ras du pubis tout en tenant une bouteille de Lynch Bages à la main. Je n'ai réalisé qu'au bout d'un moment qu'elle ne portait pas de culotte. Elle s'est avancée dans la pièce, a bu une grande rasade de vin directement au goulot et lâché un prout retentissant. Elle nous a dit, «Oh, excuse me!» en se marrant. Je n'en revenais pas. J'étais subjugué. Dès lors, il n'y a plus que ce personnage qui allait compter, j'étais acero.

Comment s'est passée votre collaboration artistique ?

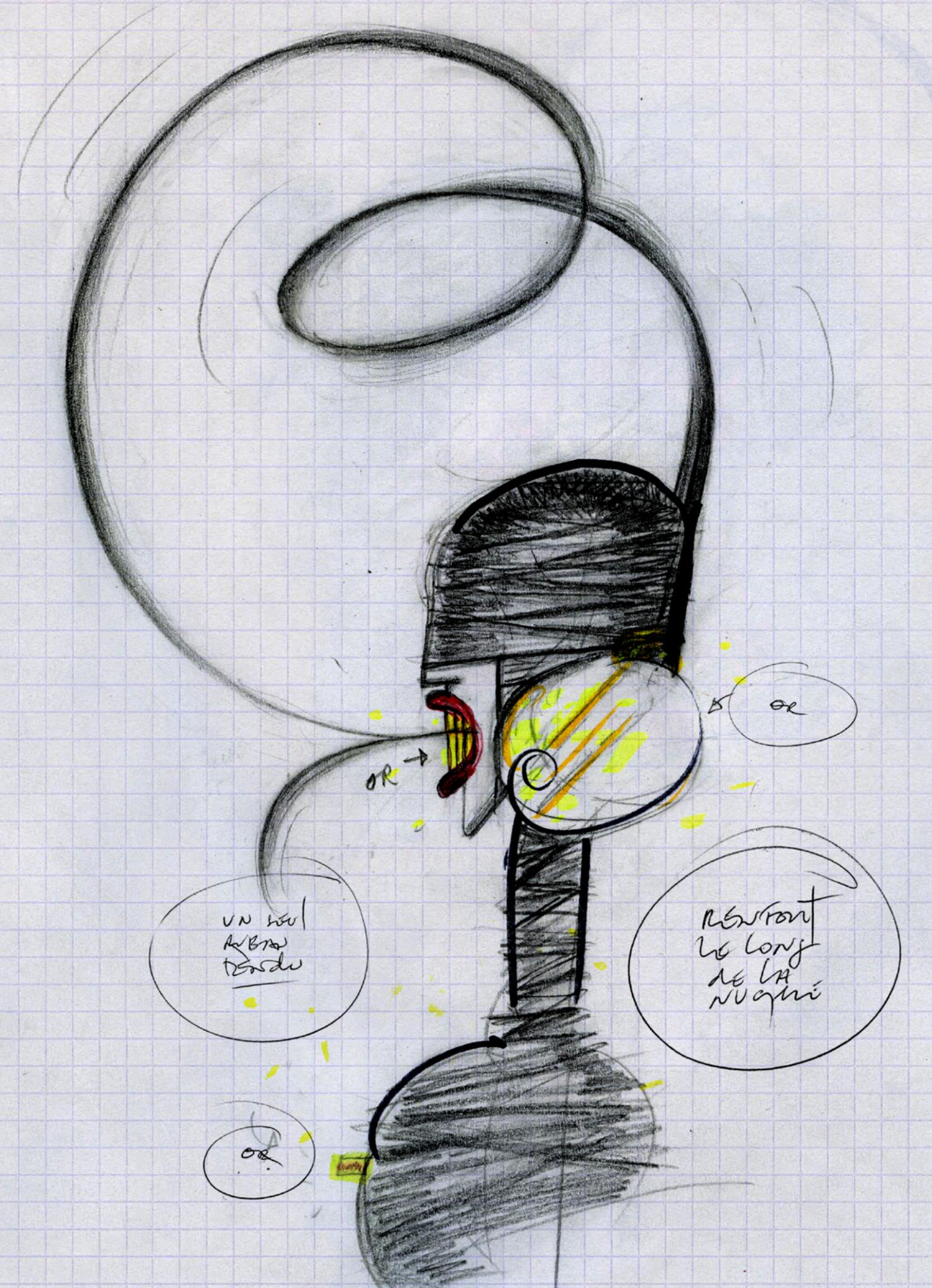
Elle était fondée sur un malentendu. Apparemment, Grace était encore amoureuse de moi à une époque où, encouragé par le succès des spectacles que je concoctais pour elle, je travaillais sans arrêt et c'est vrai que je n'étais pas très attentif. Frustrée, elle estimait que je la délaissais au profit de ce personnage fictif que j'avais créé pour elle. Elle se sentait à la fois exclue et manipulée, et allait prendre sa revanche en me menant la vie dure. De mon côté, j'aurais voulu partir mais je ne pouvais pas me permettre de perdre ce spectacle sur lequel je m'étais tant investi, j'étais coincé. Il allait falloir prendre mon mal en patience. Du coup, c'est moi qui étais malheureux, mais je me consolais en me disant que je ne l'étais pas davantage que Joseph von Sternberg l'avait été avec Marlene Dietrich. Je me souviens qu'un soir, alors qu'on donnait un concert dans une disco pourrie du New Jersey, un petit groupe de fans vient me voir à la régie. L'un d'eux, tout excité, me demande «alors, elle est comment Grace Jones dans la vie?». Excédé, je m'entends encore lui répondre «Grace Jones, c'est moi!». J'étais confus, je commençais à perdre les pédales. ● ● ●



Int. Théâtre :
Farida : « Tromper un beur c'est une question d'honneur ... »



Int. Théâtre :
Farida : « C'est un beur,
On lui a arraché l'coeur,
Et c'est l'honneur,
Qui guide son bras vengeur... »



• • • *Quel regard portes-tu sur votre tandem aujourd'hui ?*
 En toute humilité, je crois qu'on a installé des choses assez exceptionnelles pour l'époque. En tout cas, exceptionnellement fraîches. La preuve en est, les emprunts de Lady Gaga ou de Rihanna, par exemple. On parlait tout à l'heure de projets qui n'ont pas abouti ; le *One Man Show* en est un. Même si la version qu'on a jouée au Palace et qui a tournicoté dans le monde est légendaire, c'est un spectacle tout de même un peu bancal, mais qui aurait pu devenir un petit chef-d'œuvre. Michael White, le producteur du *Rocky Horror Picture Show*, voulait le monter sur Broadway. J'avais envie, mais avec qui ? Je savais que Grace et moi c'était foutu. Quel dommage ! Elle avait le potentiel pour les baiser toutes. Même Diana Ross, qui était la star de l'époque, flippait (on l'avait aperçue nous espionner pendant une répétition). Si elle avait réellement travaillé, Grace serait aujourd'hui beaucoup plus que la fêtarde légendaire qu'on connaît, car même si elle n'a pas la voix d'Aretha Franklin, elle a une intelligence instinctive de la scène. J'étais très déçu. Je lui avais tout donné alors qu'elle ne pensait qu'à se libérer de mon influence pour pouvoir jouir de son succès. Il était temps qu'on se sépare. • • • (suite p. 271)

« Si elle avait réellement travaillé, Grace Jones serait aujourd'hui beaucoup plus que la fêtarde légendaire qu'on connaît. Elle a une intelligence instinctive de la scène. Même Diana Ross, la star de l'époque, flippait. »



JEAN-PAUL GOUDE (suite de la page 253)

As-tu des tabous, des sujets avec lesquels tu n'es pas à l'aise ?

Je suis très pudique. Les scènes d'amour me gênent, surtout au cinéma, même quand elles sont bien faites. Dans mon projet de long-métrage par exemple, je les avais stylisées, traitées comme des métaphores visuelles pour éviter les contacts physiques : la langue, la salive et tout le tintouin. Ma façon d'exprimer le sexe aujourd'hui se rapprocherait plutôt des scènes d'amour de certains de ces vieux films où on voit par exemple Jean Gabin enlacer Michèle Morgan, pendant qu'un train passe à travers un tunnel avec un bruit d'enfer. Je n'aime pas montrer le sexe cru, même si je l'ai fait dans le passé dans une série sur la 42^e Rue, avec cette jongleuse de balles de ping-pong qu'elle expulsait de son vagin. Comme beaucoup de petits-bourgeois, j'ai toujours été fasciné par la rue et pour tout ce qui est tabou, ce qui explique probablement ma curiosité pour les peep shows, la 42^e Rue de l'époque et sa population interlope. J'avais imaginé cette série d'images parce que la présentation, disons la «direction artistique» de ces «divertissements» – qui ne sont que ce qu'ils sont – ne me semblait pas à la hauteur des «spécialités» présentées. Je trouvais que ça méritait mieux.

Quand on voit ton travail, ta capacité à intervenir sur tous les supports, le dessin, la photo, le film, la mise en scène, voire la musique, on ne peut pas s'empêcher de penser à Warhol. C'est une comparaison qui te semble tenir la route ?

Pas du tout. Je comprends ce que tu dis et j'en suis très flatté. Mais Warhol est devenu Warhol le jour où ses tableaux ont valu très cher. Avant, c'était Andy, le jeune illustrateur extra-lucide et ambitieux qui a très tôt compris qu'il avait tout intérêt à tenter une carrière artistique à 100%. Le jour où une de mes œuvres sera achetée pour un montant acceptable, la comparaison tiendra. Helmut Newton, lui, a merveilleusement mené sa carrière, au point de vendre, de son vivant, des photos à caractère souvent commerciales publiées dans la presse féminine ou la publicité. C'est vrai qu'on m'invite de plus en plus dans les musées mais je ne suis pas collectionné. Ceci dit, l'autre jour, j'ai eu une très bonne surprise. Les administrateurs d'un grand musée sont venus me dire qu'ils voulaient m'acheter une œuvre. Celle que je veux. Donc, grâce à ça, on va pouvoir établir ma cote. Et une fois que tu es passé des arts appliqués à un grand musée, c'est plus la même chose. En attendant, je ne suis qu'un artiste graphiste qui travaille pour la publicité, les magazines, et qui s'amuse énormément à le faire.

De quel projet es-tu le plus fier ?

J'aime bien mon film *Égoïste* pour Chanel. Et *Coco* aussi. Je les trouve tous les deux très réussis. J'ai souvent recyclé dans ces «brefs métrages» beaucoup de choses issues de projets qui n'ont pas vu le jour. Les volets qui claquent dans *Égoïste*, par exemple, faisaient partie d'un projet de film intitulé *La Femme au nez coupé* que je voulais réaliser à partir d'un poème écrit par Farida. Je crois que si certains de mes films publicitaires ont marqué le public, c'est parce qu'ils n'obéissaient à aucun des codes de la réclame de l'époque. En toute modestie, ils sont à moi, tout droit sortis de mon théâtre imaginaire. Et je continue de rêver. Je pourrais me retirer, prendre ma retraite comme on dit, mais le fait de ne pas être mort m'a rendu encore plus vivant. Je suis marié avec une femme qui a trente ans de moins que moi, qui est championne de tennis et qui ne vieillit pas. C'est très stimulant. Les enfants ont presque tous quitté la maison pour aller vivre leur vie. Du coup, j'ai l'impression que j'ai 40 ans à nouveau. 40 ans, c'est ça. Avec juste un peu mal au dos. ☹



Jean-Paul Goude, 2014. *No Ordinary White Man* : le storyboard.

La femme aux deux visages. *No Ordinary White Man*, 2009.

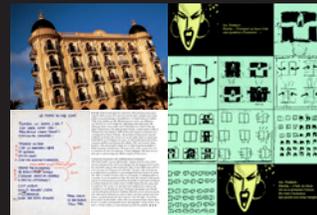
Grace Jones, 1977. Première impression



Ines de la Fressange pour les Galeries Lafayette, croquis d'intention.

Projet Beyoncé annulé, 2013

Kenzo, Variation sur le thème.



Egoïste de Chanel. Le décor du film.

La Femme au nez coupé. Le poème écrit pour Farida Khelifa. Extrait du storyboard.



L'égérie Farida : projet de costume abandonné, 2013

Image-Makers à Tokyo au 21 21 Design Sight Museum, 2014.

Trois égéries, 2014.